

VLADIMIR FÉDOROVSKI

A close-up portrait of Vladimir Putin, looking slightly to the right with a serious expression. He is wearing a dark suit, a white shirt, and a patterned tie. The background is a dark, solid color.

**POUTINE**  
l'itinéraire secret

éditions du  
**ROCHER**

VLADIMIR FÉDOROVSKI

Poutine, l'itinéraire secret

## Du même auteur

### AUX ÉDITIONS DU ROCHER

*Le Roman des espionnes*, 2014.

*Le Roman de la Perestroïka*, 2013.

*Le Roman des tsars*, 2013.

*La Magie de Saint-Pétersbourg*, 2012.

*L'islamisme va-t-il gagner ?*, *Le Roman du Siècle vert*, en coll. avec Alexandre Adler, 2012.

*Le Roman du Siècle rouge*, en coll. avec Alexandre Adler, 2012.

*Le Roman de Raspoutine*, 2011 ; Grand Prix Palatine du roman historique 2012.

*Le Roman de l'espionnage*, 2011.

*Le Roman de Tolstoï*, 2010.

*Les Romains de la Russie éternelle*, 2010.

*Le Roman de l'âme slave*, 2009.

*Le Fantôme de Staline*, 2007 ; prix du Droit de Mémoire.

*Le Roman de l'Orient-Express*, 2006 ; prix André-Castelot.

*Le Roman de la Russie insolite*, 2005.

*Diaghilev et Monaco*, 2004.

*Le Roman du Kremlin*, Le Rocher/Mémorial de Caen, 2004 ; prix Louis-Pauwels, prix du Meilleur Document de l'année.

*Le Roman de Saint-Pétersbourg*, 2003 ; prix de l'Europe.

*L'Histoire secrète des Ballets russes*, 2002 ; prix des Écrivains francophones.

*Les Tsarines*, 2002.

### CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

*Napoléon et Alexandre*, Alphée, 2010.

*Les Amours de la Grande Catherine*, Alphée/Jean-Paul Bertrand, 2009.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

professeurs se plainquirent de cet élève difficile qui passait le plus clair de son temps à jouer les caïds. Les autres enfants le craignaient, car il était toujours prêt à se battre. Avec ses camarades, il terrorisait tout le quartier et affrontait souvent une bande rivale, ce qui ne manqua pas de lui valoir de mémorables corrections (il fut à plusieurs reprises fouetté par son père pour cela). En véritable enfant des rues, Poutine apprit à cacher ses sentiments et à déterminer d'où venait la menace. En raison de sa mauvaise réputation, il lui fallut attendre longtemps avant de devenir « pionnier<sup>1</sup> » – ce qui, cependant, ne le déranger pas outre mesure.

Sa personnalité changea grâce à un entraîneur de judo qui le prit littéralement par la main et le tira de ces venelles sordides pour l'amener dans une salle d'entraînement. À l'âge de treize ans, le sport devint ainsi primordial pour Vladimir Poutine. Cet homme l'a-t-il sauvé de la délinquance ? Dans un recueil d'interviews<sup>2</sup>, le président russe décrivait ainsi son passé de petit Soviétique élevé dans un appartement communautaire délabré de Leningrad, où il passait son temps à poursuivre les rats et à en découdre avec les autres gamins de la cour : « En réalité, j'étais une racaille. » Et il confessait : « Si je n'avais pas fait du sport, je ne sais pas comment j'aurais tourné. »

Quelques années plus tard, devenu un élève aussi brillant que solitaire, le jeune homme préférait travailler plutôt que de fréquenter les soirées dansantes et consacrait ses rares loisirs au sport – il était un excellent judoka. À la grande surprise du

corps enseignant, il rejoignit même un groupe d'initiation à la langue allemande. Il donnait déjà l'impression de quelqu'un d'extrêmement prudent et méticuleux, n'aimant ni le désordre ni l'indiscipline et détestant prendre des décisions hâtives. Il appréciait surtout chez ses pairs la fidélité et la loyauté.

Cette période vit apparaître chez lui une idée fixe : compter parmi les membres du KGB. Évoquant les films d'espionnage, il ne cachait pas son enthousiasme pour ce métier insolite : « Dans ces films, une seule personne est plus efficace que toute une armée ! »

Poutine, tout à son ambition de devenir espion, se renseigna auprès du comité pour la sécurité de Leningrad – il voulait s'engager sur-le-champ –, où on lui conseilla de commencer par entreprendre des études juridiques : « C'est ce qu'il y a de mieux pour entrer chez nous. »

Quoique le père de Poutine eût été numéro un du parti dans son atelier, et son propre père, le cuisinier de Lénine puis de Staline, il fut déçu par le choix de son fils, dont il aurait souhaité qu'il devienne ingénieur<sup>3</sup>.

---

1. Membre de l'Organisation de la jeunesse communiste (de neuf à quinze ans).

2. Intitulé *À la première personne* et publié en 2000 à Moscou.

3. Décédé en août 1999, quelques jours avant la nomination de Vladimir Poutine comme chef du gouvernement, il n'eut pas le temps de voir son ascension suprême. La mère de Poutine était morte un an auparavant d'un cancer, à Saint-Pétersbourg.

## Les années de jeunesse : de Khrouchtchev à Brejnev

---

Trois jours avant le cinquième anniversaire du petit Vladimir, au début du mois d'octobre 1957, une grande nouvelle tomba : la mise sur orbite du premier satellite artificiel du monde était un succès et ouvrait la voie de la conquête spatiale. Tous les citoyens d'Union soviétique se collèrent littéralement aux radios pour ne rien perdre du message de « leur » spoutnik, passé au-dessus du territoire de l'adversaire américain.

Les années de jeunesse de Poutine virent l'ascension de Khrouchtchev et sa brutale destitution<sup>1</sup>, une période qui, selon l'actuel chef de l'État russe, fut marquée par de profondes contradictions. De cet homme ambivalent, il est en effet difficile de dire s'il fut le premier instigateur de la déstalinisation ou le garant de la pérennité du système dont il avait hérité. Bien qu'il eût projeté une certaine lumière sur les agissements de Staline lors du XX<sup>e</sup> Congrès du PCUS, en 1956, le nouveau chef du Kremlin entendait bien pourtant perpétuer la domination du parti communiste et renforcer pour cela la nomenklatura. De fait,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



leur idéologie, leur logique, leur propre vision du monde. Le recrutement et la formation opérationnelle des futurs illégaux suivent un protocole particulier dont la plus grande spécificité reste son caractère strictement individuel – les candidats ne sont ainsi pratiquement jamais entraînés en groupe.

À l'école du KGB, il fut en outre demandé à Poutine de parfaire son allemand – qu'il parle couramment et sans accent – et d'apprendre plusieurs dialectes.

Le rêve de l'apprenti espion d'entrer dans le service des illégaux<sup>3</sup> allait pourtant se briser. Au lieu de le détacher à l'Ouest, on le renvoya dans sa ville natale. Cette fois, il ne fut pas affecté au département des renseignements généraux repensés à la russe, mais à la prestigieuse première direction du KGB de Leningrad, chargée de l'espionnage. Quatre ans et demi encore de tracasseries et de routine, et toujours le même espoir : partir pour l'étranger. Or, il fallait aussi pour cela être marié – une règle obligatoire pour un officier du KGB détaché hors des frontières, les services secrets tenant à éviter à leurs agents toute dispersion.

Une candidate au mariage, rencontrée en 1980, était déjà sur les rangs. La romance entre cette belle hôtesse de l'air et le jeune engagé du KGB avait débuté à la sortie du spectacle d'un célèbre humoriste, à Leningrad. Le futur président avait le charme particulier des gens venus du Nord, mais comme l'avoua plus tard Lioudmila Poutine, « il était tellement effacé et vêtu si pauvrement que je n'y aurais même pas prêté attention si je

l'avais croisé dans la rue ». Ainsi Poutine devint-il le chevalier servant de cette jeune fille affable et volontaire.

Lioudmila était née en 1955 sur les bords de la mer Baltique, à Kaliningrad, une ville autrefois appelée Königsberg et devenue base navale de la marine soviétique. Enfant, elle admirait l'uniforme noir et or des marins. Passionnée par l'histoire, elle aimait à contempler la cathédrale gothique luthérienne qui dominait de son imposante stature le centre-ville, l'un des rares joyaux architecturaux à n'avoir pas été détruits au cours de la dernière guerre. Cette jeune fille rieuse était cependant plus intéressée par les voyages que par l'école. Rien d'étonnant si, au grand dam de sa mère, elle abandonna ses études pour devenir hôtesse de l'air sur les lignes intérieures soviétiques.

Le violoncelliste Sergueï Roldouguine est l'une des quelques personnes à avoir observé le couple pendant cette période. Poutine se présentait alors comme « expert des relations humaines ». Durant leurs promenades sur la perspective Nevski, Vladimir parlait souvent de l'histoire de la Russie. Il voyait dans la statue équestre de Pierre le Grand un symbole de grandeur et de volonté. Lioudmila – ou Loutik, comme l'appelait son fiancé – évoquait plutôt les contrastes de l'âme russe, les contradictions de ses drames mêlant si violemment la splendeur à la grisaille, l'éclat perlé des nuits blanches de l'été à la noirceur lugubre de l'hiver. Ainsi qu'en témoignent leurs amis, ils se rappelaient leurs années d'enfance, commentaient le dernier spectacle auquel ils avaient assisté, mais la politique était pratiquement bannie des conversations, d'abord parce que

Poutine était tenu par les réserves imposées par sa fonction, ensuite parce que Lioudmila (elle l'avoue elle-même) n'était guère intéressée par le sujet.

Trois ans et demi après leur première rencontre, Vladimir fit sa demande en mariage. Lioudmila se souvient de son propre étonnement : « Je pensais qu'il voulait rompre. » La cérémonie eut lieu sans faste, en compagnie de quelques amis et parents, le 28 juillet 1983. La jeune femme apprit dans la foulée, un peu interloquée, que son mari était un espion (il avait initialement prétendu travailler dans la police criminelle).

Le couple ne disposa pas d'un logement particulier et dut partager l'appartement paternel. À la demande de son époux, Lioudmila quitta l'aviation et entra à la faculté de philologie pour apprendre le français et l'espagnol.

---

1. Les éléments opérationnels du SVR – les services secrets actuels de la fédération de Russie – en activité sous couverture profonde.

2. Il s'agit des ressortissants étrangers qui ne sont pas des personnels de carrière des services spéciaux et qui exercent une ou plusieurs activités sous de fausses identités. Ils sont dirigés dans leurs missions d'espionnage par les officiers de carrière légaux ou illégaux, appelés « officiers traitants ». Même en demeurant très fragiles en cas de défaillance, puisqu'elles ne bénéficient d'aucune protection diplomatique, les résidences clandestines illégales restent la forme opérationnelle idéale, car elles sont quasi indécélables par les services de contre-espionnage ennemis. Totalement autonomes, ces structures sont en contact direct avec le « centre » (l'administration centrale à Moscou) et ne passent jamais par l'intermédiaire des antennes légales sous le toit des représentations officielles diplomatiques russes à l'étranger.

3. Le fameux département S qui concentrait les activités clandestines au sein de l'administration centrale de la première direction générale du KGB. Le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

En RDA, la vie quotidienne du couple Poutine, qui disposait d'un appartement et d'une voiture de fonction, s'améliora. Mais Lioudmila s'inquiétait du changement physique de son mari. L'homme qui l'avait séduite par sa silhouette svelte de judoka avait pris douze kilos, bière oblige... Elle émettait également quelques réserves face aux aléas du métier de son époux : « Quand il était au KGB, avoua-t-elle, nous menions dans l'ensemble une vie très isolée, bourrée d'interdits... » Ils habitaient en effet une sorte de ghetto réservé aux agents de renseignements, comprenant cinq appartements affectés aux fonctionnaires du KGB et quatre, aux officiers du GRU (renseignement militaire). Le bureau se trouvait à quelques minutes de marche, au 4, Angelikastrasse.

Lioudmila s'occupait de leurs deux petites filles, Macha, née à Leningrad, et Katia, qui avait vu le jour en Allemagne. À l'époque, la jeune femme partageait l'espoir de ses compatriotes pour la *perestroïka* de Gorbatchev. Elle fut ainsi l'une des premières à faire évoluer le « look » des apparatchiks en portant des maillots bariolés achetés dans les grands magasins de Dresde. Cependant, elle ne faisait pas de folies : les maigres économies du couple étaient destinées à l'achat d'une voiture<sup>3</sup>, comble du luxe à la soviétique.

Le crépuscule du communisme en Allemagne de l'Est représenta une étape importante dans l'évolution personnelle du futur président russe :

Dans un certain sens, la RDA m'a ouvert les yeux. Je pensais arriver dans un pays du centre de l'Europe. C'était juste à la fin des années 1980 et je me suis rendu compte, en parlant avec les employés de la Stasi, qu'ils se trouvaient, avec leur pays, dans la situation politique qu'avait connue l'Union soviétique longtemps auparavant. C'était un État totalitaire, à l'image du nôtre trente ans plus tôt. Et le plus tragique était que beaucoup de gens croyaient sincèrement aux idéaux communistes. Bien sûr, certains soupçonnaient que le régime ne tiendrait pas longtemps. La *perestroïka* battait son plein dans notre pays et beaucoup de choses étaient débattues ouvertement. Mais en RDA, tout restait encore tabou.

Le 7 octobre 1989 cependant, tout Berlin assista à une scène surréaliste à l'occasion du quarantième anniversaire de la RDA, alors même que l'État était en train de se déliter. Au cours des festivités, Gorbatchev avertit : « La vie sanctionne ceux qui arrivent en retard... » C'était une allusion publique à l'immobilisme d'Erich Honecker, le secrétaire général du comité central est-allemand. Mais en privé, le chef du Kremlin était allé plus loin encore. À l'issue d'un long entretien avec Honecker, il avait explosé : « J'en ai marre de ce vieux stalinien !... » Quelques jours plus tard, le malheureux fut effectivement éliminé. Mais trop tard : Egon Krenz, son successeur désigné, ne put éviter d'essuyer, dans les premiers jours de novembre, de violentes contestations de rue.

Dans l'intervalle, Erich Mielke, le responsable de la police politique est-allemande, rencontra le chef hiérarchique de Poutine, résident du KGB à Berlin. Il espérait toujours obtenir de Moscou des instructions fixant la conduite à tenir face aux manifestations de plus en plus nombreuses de la population. La réponse qu'il reçut ne prêtait pas à confusion : « Si vous utilisez la force, ne comptez pas sur nous. » Gorbatchev s'en tint en définitive à la promesse qu'il avait faite au chancelier ouest-allemand de ne pas intervenir. La chute du mur serait ainsi le choix des réformateurs de rompre avec la spirale de la répression.

Cette approche allait déterminer l'attitude du Kremlin, lorsque, dans la nuit du 8 au 9 novembre, les habitants de Berlin-Est commencèrent de franchir le mur. Le KGB n'eut pas le temps d'user d'un quelconque stratagème : les événements avaient pris de vitesse jusqu'aux services secrets... Ces derniers n'osèrent pas se prononcer alors contre la résolution du chef du Kremlin, mais ils allaient lui en tenir rigueur : d'une certaine façon, c'est ce jour-là qu'il fut décidé du putsch d'août 1991 contre Gorbatchev.

---

1. Vladimir Krioutchkov.

2. *Les Nouvelles de Moscou*, 20 janvier 2000.

3. De marque Volga.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



maire, mais il ne put apporter aucune preuve documentée à l'appui de ses dires.

Dans cette ambiance de corruption totale, Poutine ne « se montra [pourtant] pas avide de pots-de-vin », comme me l'a rapporté le président de la station de radio Europa Plus, Georges Polinski, en me racontant la saga de l'installation de sa société sur les bords de la Neva. En revanche, il est incontestable qu'il eut des contacts permanents avec la pègre, devenue partie intégrante de l'élite économique du pays. La bande de Tambov contrôlait le marché du pétrole, assurant *de facto* la direction de la compagnie pétersbourgeoise d'hydrocarbure, et les circuits financiers, par l'intermédiaire des banques. Poutine n'hésitait d'ailleurs pas à recourir aux services secrets, afin d'assurer la sécurité de Sobotchak – ce fut notamment le cas pendant le putsch d'août 1991<sup>3</sup>.

L'adjoint au maire acceptait parfois de servir de guide pour les visiteurs étrangers, en particulier allemands. Faisant ainsi découvrir le palais Ioussoupov à ses hôtes, peu après la tentative de coup d'État, il livra sa propre version du rôle que joua Raspoutine sur la vaste scène de l'histoire russe. Si le Sibérien, qui avait tour à tour été perçu comme un mystique, un prophète et un gourou, avait parfois « fait » des ministres, son souhait le plus intime avait été de venir en aide au couple impérial, égaré dans un monde effrayant. Poutine affirmait que la fable d'un Raspoutine tout-puissant, qui aurait détenu les rênes du pays et poursuivi d'obscur visées comme agent des Allemands ou des

Juifs, ou même de Satan, était l'« une des grandes mystifications de ce siècle ».

La destinée de Raspoutine s'enracine en effet dans une conjoncture particulière à Saint-Pétersbourg : le crépuscule de la Russie des tsars, le mysticisme des Romanov, la Première Guerre mondiale. Certes, l'apparition de cet homme à la Cour au moment de la première révolution de 1905 est un signe de la faiblesse interne du régime et – point essentiel dans le contexte de la Russie autocratique – de la singularité psychologique du couple impérial.

Raspoutine mena une vie extraordinaire, mélange de fantasmes étranges et de faits plus surprenants que n'importe quelle fiction. Aussi devint-il une légende, à tel point que, presque cent ans après sa mort, il a rejoint le panthéon des surhommes « diaboliques » de l'histoire. À vrai dire, son nom a toujours suscité un intérêt malsain. Le « moine fou » ou le « plus grand coup du siècle » sont ainsi les deux expressions généralement utilisées pour désigner cet homme qui à lui seul, dit-on, par l'ascendance qu'il exerçait sur le tsar et la tsarine, détruisit l'Empire. Les Russes ont d'ailleurs inventé un terme pour caractériser cette influence : la *raspoutinerie*, ou la *clique Raspoutine* (*raspoutinchtchina*).

Nous verrons plus loin, à ce propos, comment Poutine sera amené, lui aussi, à agir en homme de l'ombre.

---

1. Dont il parle avec beaucoup de respect dans son livre (*op. cit.*).

2. Iouri Skouratov.

3. Entretien de Sobtchak avec l'auteur le 23 octobre 1991.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avait ses avantages, notamment pour ses filles qui purent suivre l'enseignement délivré par l'école de l'ambassade d'Allemagne et parlent à présent un allemand parfait, sans accent.

Il s'agit sans doute de la période la plus délicate de l'ascension du futur président russe. Comme autrefois à propos des persécutions des dissidents dans les années 1950, Poutine répète invariablement ne pas avoir été au courant des contrats douteux qui auraient été conclus par ses supérieurs à cette époque. Pourtant, en ces années-là, il se trouvait au poste stratégique d'adjoint de l'intendant du Kremlin, puis, à partir de mars 1997, de directeur central du contrôle de l'administration présidentielle. Quant aux juges d'instruction helvétiques, ils sont formels : c'est justement entre juin 1996 et juillet 1998 que le supérieur direct de Poutine, Borodine, aurait empoché la modique somme de 25 millions de dollars<sup>1</sup>. Borodine fut la figure symbolique de cette fièvre affairiste qui accompagna la chute de l'URSS, marquée par la mise en place d'un immense système de rémunérations et de services croisés qui reliait une grande partie de la classe politique russe, toutes tendances confondues.

Les « talents » permirent de transformer cette confusion entre fortunes privées et patrimoine d'État en véritable stratégie politique au service d'Eltsine, de sa famille et de ses amis, en créant un mécanisme assurant les allégeances envers le « tsar Boris ». Ces puissants réseaux pénétrèrent tous les niveaux de l'État, des petits commis des bureaux aux plus puissants gouverneurs des régions.

Sous les ordres du président Eltsine, Poutine semblait concentrer son attention sur un tout autre domaine où la corruption battait également son plein, constituant de volumineux dossiers détaillés sur chacun des quatre-vingt-neuf dirigeants des sujets de la Fédération. Plus tard, ces informations allaient lui être précieuses pour « persuader » les hommes forts de ces provinces de le soutenir lors des élections présidentielles.

---

1. « Selon le juge genevois Daniel Devaud, l'escroquerie présumée concernait trois opérations: les rénovations de l'avion présidentiel, de la Chambre des comptes et du palais du Kremlin. Preuves à l'appui, le magistrat donne des détails très précis: les travaux auraient d'abord été surfacturés à une société suisse, Merkata, dirigée par le Russe Viktor Stolpovskikh qui aurait empoché 492 millions de dollars et reversé 62,52 millions de pots-de-vin. L'argent transitait d'abord par l'île de Man, puis repartait vers des comptes à Genève, Lugano, Zurich, Guernesey et Nassau. Leurs titulaires étaient des sociétés écrans basées à Chypre, au Liechtenstein, à Panama ou aux îles Vierges » (cité d'après *le Point*, 22 septembre 2000).

## Retour au sein des services secrets

---

Le 20 juillet 1999, un énième éphémère Premier ministre d'Eltsine<sup>1</sup> convoqua Poutine de manière impromptue à l'aéroport pour lui annoncer sa nomination au poste de directeur du FSB. Selon ses dires, le nouveau patron des services secrets ne fut pas enchanté par la nouvelle, car il ne souhaitait pas « traverser deux fois la même rivière ». Formellement, le KGB était mort en 1991 et comme principal instigateur du putsch, son président avait été poursuivi en justice.

Les structures avaient été démantelées et divisées en divers organes : le FSK, en charge du contre-espionnage ; le Fapsi, des communications ; le SVR, du renseignement extérieur ; le service de protection de la sécurité, des organes du pouvoir ; et les gardes-frontières. Passant de sept cent mille à quelque quatre-vingt mille employés, le KGB nouvelle formule sortit affaibli, principalement chargé de la lutte contre la mafia, la corruption et le trafic de drogues.

Dès 1995 néanmoins, en plein conflit tchéchène, le FSK fut rebaptisé FSB, Service fédéral de la sécurité, retrouvant ainsi non seulement une partie de ses compétences, mais aussi les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



prendre la tête d'une coterie corrompue, placée au sommet de l'État, pour construire son propre empire.

Dans le domaine économique, aucune transformation ne fut réalisée. Les entreprises dont il prit le contrôle ne devinrent pas plus compétitives : sa chaîne de télévision ORT produisait des programmes pitoyables, les services de sa compagnie aérienne Aeroflot se détérioraient, sa banque SBS-Agro fit faillite ; même la gestion du fleuron de son empire, le géant pétrolier Sibneft, ne connut pas d'amélioration.

Cependant, ses adversaires s'étaient trompés sur l'essentiel en croyant que Berezovski était un homme d'argent cherchant comme beaucoup d'autres à manipuler les politiques et disposé, si les choses tournaient mal, à se réfugier sur la Côte d'Azur avec un magot de 2 ou 3 milliards de dollars. L'oligarque agissait en homme de l'ombre sachant manier l'argent. Non seulement il était un des stratèges d'ensemble de la période eltsinienne, mais il voulait aussi préparer la succession du président.

La Constitution de 1993 n'ayant donné pouvoir au président russe que pour deux mandats de quatre ans, le problème central du « bureau politique » allait être le choix de l'héritier d'Elsine (lequel avait déjà été élu à ce poste en 1991 et en 1996). Berezovski préconisa alors la mise en orbite d'un « jeune premier », un homme actif, compétent, séduisant, de surcroît d'une loyauté entière à l'égard du clan eltsinien – idée reprise par Tatiana. Une première tentative, au printemps 1998, aboutit

à l'installation de Sergueï Kirienko au poste de Premier ministre. Mais l'investiture fut laborieuse. Ce fut seulement au troisième et dernier scrutin que la douma accepta de ratifier le choix du président.

Le krach d'août 1998 finit par emporter le jeune dauphin de trente-cinq ans. Pour Berezovski, le vent avait tourné. Il était devenu l'homme le plus haï de Russie. Son impopularité battait tous les records. Eltsine dut en tenir compte en le libérant de sa fonction gouvernementale de secrétaire exécutif de la CEI. Aussi décida-t-il de se rendre en France pour prendre quelques semaines de vacances, déclarant avec toupet dans *le Figaro* :

Je comprends que la société russe ne m'accepte pas : je suis juif, je suis riche et, en outre, le président Eltsine m'a un temps confié des responsabilités d'État. Je suis une cible idéale.

En guise de réponse, le même journal évoqua l'*Histoire de l'État russe* en douze volumes de l'écrivain du XIX<sup>e</sup> siècle Nikolaï Karamzin, qui mettait en scène un voyageur débarqué en Russie, interrogeant :

- Alors, que se passe-t-il ici ?
- On vole, on vole, on vole !, répond son interlocuteur, résigné...

Durant quelques semaines, Berezovski coula des jours tranquilles au cap d'Antibes, attendant que la tempête se calme et réfléchissant au moyen de préparer sa riposte.

Le Méphisto de la politique russe considérait la France comme une base de repli. Il pouvait y retrouver d'autres « nouveaux Russes », qui se faisaient remarquer par leur forte concentration à Paris comme sur la Côte d'Azur ou encore en Haute-Savoie. Ceux-ci, d'ailleurs, restaient habituellement dans le cadre d'une légalité presque trop parfaite à une exception près, que formula l'un des parrains qui fréquentaient Berezovski : « La seule violation à la législation française qu'on se permet sont les jeux de cartes clandestins. Nous sommes trop attachés aux vieilles pierres de l'Europe pour nous en priver. »

Tout le littoral des Alpes-Maritimes était touché par le raz-de-marée russe. Des dizaines de villas luxueuses, entourées de hauts murs, appartenaient à de « riches Russes ». On y voyait de temps à autre entrer de rares limousines, derrière lesquelles un lourd portail se refermait aussitôt. Trônant à la pointe du cap d'Antibes, le château de la Garoupe, cette immense « ancienne datcha de Beresovski », de style néocolonial, estimé à 140 millions de francs, n'aurait été payé que 55 millions de francs. La propriété attenante aurait été acquise pour 90 millions de francs. Elle fut « négociée » par une société immobilière française, contrôlée par un écheveau de sociétés réparties en Suisse et au Luxembourg.

---

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

utilisant cette fois-ci, la caisse de résonance des médias occidentaux. Mais ce faisant, il contraignit ses adversaires à contre-attaquer, incitant Tatiana, affolée, à s'en remettre à Berezovski.

Au « bureau politique » formé des grands boyards de l'entourage d'Eltsine, la partie était jugée perdue. Tatiana tenta même discrètement de négocier une amnistie générale avec Primakov. Berezovski, lui, écarta d'emblée ce scénario : « Si nous perdons le pouvoir, nous sommes morts. Il n'y aura pas d'amnistie, il n'y aura pas d'alternance. Nous ne sommes pas en Europe, ici, mais en Russie. Ne l'oubliez jamais. »

Et l'oligarque de mettre en exergue l'âge avancé de Primakov et de proposer d'appliquer de nouveau la stratégie du « jeune premier ». Avec toutefois une modification d'envergure : puisque le Premier ministre jouait la carte du nationalisme, il fallait aller plus loin que lui dans cette direction. À ce moment, Berezovski lança pour la première fois le nom de Poutine en remplacement de Primakov. L'intervention de l'OTAN au Kosovo, au printemps 1999, allait être l'occasion du retournement. Berezovski sut alors faire passer ces arguments à l'attention du président<sup>4</sup> : « Primakov appartient à un temps révolu. Il est trop âgé et malade... Il est trop rouge<sup>5</sup>. »

Et notre homme d'alerter ses interlocuteurs occidentaux – « Primakov est un nostalgique de ce grand empire qu'était l'Union soviétique » –, tout en esquissant un portrait-robot du successeur d'Eltsine : « Il nous faut un homme jeune d'une grande fermeté, qui sache garder son calme, ne pas se presser et

aller au bout des choses. » Plus que jamais, Eltsine était attentif aux idées de l'oligarque.

Jusqu'en février 1999, la « famille » avait encore l'espoir de conclure un marché avec Primakov. Mais au printemps, celui-ci dévoila ses ambitions présidentielles et son désir de remettre en selle les élites politiques de Gorbatchev au détriment de l'entourage d'Eltsine, en commençant à utiliser sans vergogne la vague nationaliste qui le portait au pinacle dans l'opinion publique.

Comme les échéances électorales de la fin de l'année se rapprochaient, il fallait trouver un moyen de revenir sur le devant de la scène : la Tchétchénie allait leur offrir une véritable échappatoire. Et la conduite de ce dossier allait être confiée au chef des services secrets d'Eltsine, Vladimir Poutine, connu pour ses rapports personnels difficiles avec Primakov (qui, à l'époque, l'accusait même de le faire suivre par ses agents).

Poutine, comme nous venons de le voir, avait déjà démontré toute son « efficacité » en discréditant le procureur général. Le président Eltsine le poussa donc en première ligne en le nommant à la tête du Conseil de sécurité le 29 mars 1999.

- 
1. Il savait déjà que les députés allaient de nouveau refuser d'investir le Premier ministre désigné, Viktor Tchernomyrdine.
  2. Qui détenait à l'époque le portefeuille des Affaires étrangères.
  3. Selon le témoignage du général Kalouguine.
  4. Essentiellement par l'intermédiaire de Tatiana, de Volochine, cet ancien collaborateur de LogoVAZ fraîchement nommé à la tête de l'administration

présidentielle, ainsi qu'à travers Ioumachev, collaborateur littéraire devenu conseiller d'Eltsine.

5. Eltsine devait plus tard utiliser exactement le même terme dans ses *Mémoires*.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



aveu avec l'argent d'Aeroflot, qui transitait par ses sociétés en Suisse). Mais terrassé par une hépatite virale à Moscou, l'oligarque était définitivement mis hors jeu.

En mars de l'année suivante, les troupes fédérales établirent le contrôle sur la majeure partie du territoire de la Tchétchénie.

Le pays renoua très vite avec la croissance économique, notamment grâce à la flambée des prix du pétrole, source principale du budget russe. Dans ce contexte, les banques créancières occidentales annulèrent une partie de la dette russe : 16 milliards de dollars, soit la moitié des dettes de l'ex-URSS – un cadeau très coûteux pour le nouveau dirigeant du Kremlin.

À cette époque, le personnage de Poutine était encore entouré de mystère. L'opinion se demandait qui était cet homme. Un petit Machiavel ? Un obscur agent des services secrets, avide de pouvoir ? Un homme d'État choisi par la Providence pour assurer la renaissance de la puissance russe ?

---

1. Yedinstvo (Unité).

# Un homme pluriel

---

---

D'un point de vue technique, la succession d'Eltsine s'était faite à l'improviste. Début octobre 1999, Poutine avait été contraint d'ajourner le Conseil des ministres. Le « tsar Boris » l'avait convoqué de manière inattendue. Plusieurs ministres avaient immédiatement alerté : le nouveau chef du gouvernement n'allait-il rester à son poste que trois mois ? Mais Eltsine souhaitait simplement informer son protégé de sa décision de prendre une retraite anticipée.

La résolution du président fut aussitôt traitée comme un secret d'État. Poutine lui-même hésitait sur la conduite à tenir. Eltsine, toujours impulsif, était un homme totalement imprévisible : il pouvait changer subitement d'avis et le disgracier comme il l'avait déjà fait avec tant de prétendants potentiels !

Deux jours avant le nouveau millénaire, Eltsine convia néanmoins son « héritier » au Kremlin pour la passation de pouvoir. Selon Poutine, il n'y avait jamais eu d'intimité particulière entre eux. Les relations entre les deux hommes

d'État ne pouvaient pas plus être décrites comme amicales. Poutine n'avait jamais été un admirateur forcené d'Eltsine qui, à son tour, n'avait guère nourri de sentiments paternels envers son cadet. Tous deux étaient pragmatiques, aussi ce ton, qui leur était naturel, avait-il été retenu dans leur communication quotidienne. À vrai dire, Eltsine n'était nullement intéressé par les états d'âme de son Premier ministre. De ce dernier, en effet, comme de tous les autres, il n'exigeait qu'une obéissance inconditionnelle. En bref, Eltsine a simplement demandé à son interlocuteur s'il était prêt à assumer la responsabilité du destin de son pays... et Poutine a dit oui !

Le 31 décembre 1999, Boris Eltsine annonça donc sa démission et désigna Poutine comme son successeur. Trois mois plus tard, en mars 2000, le candidat fut élu chef de l'État russe au premier tour de scrutin, sans même présenter de programme d'action, notamment en matière économique. Il faut dire qu'il avait su ratisser large. En dépassant les clivages gauche/droite et en développant un discours nébuleux tous azimuts, appelant un électorat disparate « à faire renaître la Russie, à restaurer la verticale du pouvoir et à assurer la dictature de la loi », il avait confirmé sa réputation d'homme habile aux multiples visages.

Ainsi que je l'ai évoqué dans les premières pages de ce livre, cette impression m'avait déjà frappé bien avant son élection ! En une seule soirée, j'avais pu observer, comme au spectacle, la succession des masques empruntés par l'étrange adjoint au maire de Saint-Pétersbourg. De prime abord, Poutine ressemble

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

naturel, qui pourrait effectivement sceller une « alliance énergétique » de l'Atlantique à l'Oural et faire oublier, chemin faisant, aux Occidentaux les quelques « dérives malheureuses » de son parcours, notamment en Tchétchénie.

Ainsi la Russie a-t-elle commencé à vivre dans une sorte de « démocratie contrôlée ». La catastrophe du sous-marin *Koursk* en mer Baltique, alors qu'il participait à des manœuvres d'entraînement, allait mettre à l'épreuve la stratégie de Poutine.

# La tragédie du *Koursk*

---

Le 12 août 2000, deux explosions, à deux minutes d'intervalle, pulvérisèrent la plupart des compartiments du *Koursk*. Construit en 1995, le *Koursk* était le plus récent et le plus robuste des sous-marins lance-missiles russes. Pour cette raison, il avait été appelé à prendre part à ce qui devait être le plus extraordinaire exercice naval de l'année. Le bâtiment devait à cette occasion tester de nouveaux moteurs de torpille, réputés plus économes mais également plus rustiques. Les torpilles restaient les mêmes, seule la propulsion changeait. Ce fut un retour de flamme de l'allumage du moteur qui provoqua l'explosion fatale<sup>1</sup>.

Poutine attendit une semaine pour interrompre ses vacances à Sotchi et rentrer au Kremlin. Les Russes ne virent dans ce retour tardif qu'un geste accompli sous la pression de l'opinion publique. Ils avaient été médusés par le saisissant contraste entre les terribles images venant du Nord et celles de la mer Noire, où le président, bronzé et en polo Lacoste, affirmait que la Russie disposait de tous les moyens nécessaires au sauvetage. Même les journaux proprésidentiels s'étaient étonnés du ton sec et distant

de Poutine à l'égard des sauveteurs, et de son manque de compassion pour les familles des marins. Le même jour, l'amirauté russe avait demandé l'aide de la Grande-Bretagne et de la Norvège. Pour l'opinion, il était clair qu'on avait perdu quatre jours à cause de l'orgueil du nouveau tsar.

Sa méthode de manipulation, jusqu'alors efficace, fut battue en brèche par la liberté de la presse. Les journalistes n'avaient pas eu peur de livrer des informations sur la désorganisation des institutions de l'État. Ainsi, peu après que le vice-Premier ministre eut déclaré que « les familles [avaient] été prévenues que les délais de survie [étaient] dépassés », Poutine avait affirmé de son côté : « Les sauveteurs se battront jusqu'à la dernière minute pour la vie de chaque marin. »

Pourquoi l'état-major de la marine russe a-t-il laissé se propager tant d'informations fantaisistes ? Pourquoi a-t-il fait croire à une collision avec un autre navire ou avec une mine ? Était-ce pour ne pas admettre un accident technique ?

Contrairement à la guerre en Tchétchénie, l'exécutif n'a pas su expliquer ses prises de position sur la crise du sous-marin. L'opinion attendait une réaction « morale et émotionnelle » du président, elle n'a eu qu'une réponse de technocrate.

Poutine s'est-il laissé abuser par le haut commandement de l'armée et de la marine, qui lui aurait, au moins au début, caché l'ampleur du désastre ? C'est improbable : il était informé de la réalité de la situation par Sergueï Ivanov, à l'époque secrétaire du Conseil de sécurité<sup>2</sup>, qui s'appuyait sur les informations du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



qu'on l'ait laissée exister. Ainsi se perpétue, à l'intérieur de ce pouvoir, bien que de manière plus soumise, le vrai débat d'idées qui a toujours existé en Russie quand il n'a pas été supprimé par la terreur !

Cependant, globalement, Poutine a instauré un système homogène qui n'est pas sans rappeler le système Brejnev, avec les colombes et les faucons pour la galerie, autrement dit les Occidentaux. Sous Poutine, il s'agit d'une sorte de façade où les rôles sont distribués comme ils l'étaient autrefois au sein du bureau politique : on vous nomme colombe et vous jouerez la colombe, mais demain, si l'on vous nomme faucon, vous serez faucon!

Dans le système Poutine, le personnage du « libéral » a donc été attribué à « son collaborateur direct » de l'époque, Medvedev, dont l'aspect et le discours sont assez policés et qui joue merveilleusement son rôle. D'où la prétendue rivalité, à vrai dire purement légendaire, censée opposer les deux hommes. C'est un système de verrouillage politique, de verrouillage clanique, qui n'empêche pas que s'exerce une certaine surenchère dans l'entourage de Poutine quant au partage du gâteau.

Cela étant, quand on étudie de près le processus décisionnel, il est clair qu'il relève exclusivement de Poutine et que tout dérapage contraire à ses intérêts est corrigé sur-le-champ. Il reste l'homme fort du dispositif qui, à cet égard, renoue avec la tradition autoritaire de la Russie ! Le système, qui s'accompagne

d'une certaine ouverture économique et internationale, doit rester stable.

Pourtant, l'avenir de la Russie se joue, au niveau international, sur le plan purement stratégique qui, lui, donne lieu à de véritables dissensions. De fait, l'entourage de Poutine appartenant aux services secrets se réclame d'une tradition plutôt slavophile (permettant de jouer sur tous les tableaux et écartant d'emblée tout ralliement à l'Occident) et table sur un rapprochement avec la Chine grâce aux atouts que représentent le gaz et le pétrole.

Nous sommes là à un tournant concernant la stratégie. Poutine était-il indispensable parce qu'il a permis d'éviter le pire ? Les années à venir donneront sans doute la réponse à cette question !

## **Les perspectives de politique internationale**

Il reste à voir les perspectives de politique internationale, qui sont un autre aspect essentiel pour comprendre le mystère Poutine. Cette question peut être dramatisée au maximum. Les civilisations européenne et russe sont toutes les deux menacées face à l'islamisme et à l'émergence de la Chine.

Cette dernière constitue objectivement un danger de fond pour la Russie : alors que l'Extrême-Orient se retrouve de plus en plus sous la coupe de Pékin, la Sibérie, dont la situation est

aujourd'hui totalement occultée, est d'ores et déjà pénétrée par l'immigration chinoise : des centaines de millions de Chinois sont massés le long de la frontière, pour seulement moins de sept millions de Russes – une disproportion colossale ! Il serait dommageable, tant pour l'Occident que pour la Russie, qu'ils s'éloignent l'un de l'autre et que certains jouent sur tous les tableaux en tentant de renouer et avec la Chine, et avec les anciens alliés de l'URSS... C'est la théorie de ce que l'on a appelé le « syndicat des mécontents », groupe plus ou moins informel réunissant tous les détracteurs de la mondialisation, dont la Chine, l'Inde, l'Iran, le Venezuela, Cuba et, naturellement, le monde arabe, que l'on monte contre l'Occident.

Il y avait à vrai dire une stratégie opposée, inspirée de celle d'Andropov – le maître à penser de Poutine –, car s'il en fut un pour critiquer le tiers-mondisme et l'esprit d'agressivité internationale, ce fut bien lui. En la matière, sa position était de loin plus conséquente qu'en politique intérieure, où il hésitait à démanteler le système soviétique. En matière de politique internationale, c'était lui qui avait une stratégie européenne et conciliatrice avec les forces qui étaient à ses yeux importantes en Europe !

Aujourd'hui, quand on voit Poutine et son côté baroque, il apparaît évident qu'il suit un programme hérité d'Andropov qui consiste à s'entendre avec la social-démocratie allemande, avec

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

grand revers du chef de l'État russe reste la dernière crise ukrainienne. En refusant *ex abrupto* de signer fin novembre 2013, à Vilnius, l'accord d'association qu'Ukrainiens et Européens croyaient acquis, le président ukrainien Viktor Yanoukovitch a provoqué une onde de choc dont nul n'a prévu les conséquences. Un moment de vérité. Pour l'Ukraine, pour l'Union européenne, pour la Russie. La réaction immédiate de la rue, par son ampleur, a changé la donne. Tous les acteurs se sont trouvés pris à contre-pied.

## **L'Ukraine**

En Ukraine, c'est l'irruption d'une crise depuis longtemps latente qui a créé la surprise, comme le souligne avec justesse Philippe de Suremain, qui fut l'ambassadeur de France dans ce pays de 2002 à 2005, en résonance avec la Révolution orange, tout aussi spontanée, dirigée contre le même homme, au nom des mêmes valeurs : indépendance, justice et démocratie. Mais le contexte a changé.

En 2004, c'est une élection truquée qui a soulevé les foules sous la conduite de leaders reconnus [...].

En 2013, c'est le choix de la Russie contre l'Europe, par un chef d'État légitimement élu, qui a indigné l'opinion, obligeant l'opposition et ses dirigeants à surmonter leurs divisions pour faire front.

La détermination des manifestants est à la mesure de leur exaspération devant la corruption du pouvoir, incapable de mener les réformes promises et, de ce fait, discrédité à l'intérieur comme à l'extérieur. Cela au point que nombre d'oligarques, dérangés par l'irrépressible avidité de la « famille » du président, par sa verticale du pouvoir, semblent se démarquer de celui qu'ils croyaient leur rempart : l'actuelle liberté de ton des médias qu'ils contrôlent surprend. Les voilà qui viennent en appui aux réseaux sociaux d'une redoutable efficacité. Les étudiants ont donné l'impulsion, rejoints par les plus âgés, alors que c'était l'inverse en 2004. Le drapeau européen a remplacé la bannière orange, mais dans les deux cas, ce sont bien des revendications politiques et éthiques, et non sociales, qui s'expriment, une mobilisation civique pour un choix de société. Ce qui reste à traduire en un programme qui permette enfin de transformer l'essai. Cette crise est aussi un révélateur des tensions qui traversent notre continent, entre l'Union européenne et la Russie, entre celles-ci et l'Ukraine, à qui il faut faire sa place.

Le Kremlin a fait de l'Ukraine une question existentielle, non seulement par nostalgie du statut perdu de superpuissance et de la grandeur impériale, mais aussi par souci de préserver la nature du régime : la verticale du pouvoir intimide plus qu'elle ne séduit et ne propose pas un modèle très attrayant aux pays en transition. Le

président Poutine, qui a perçu la Révolution orange comme un revers majeur et garde en mémoire les manifestations de décembre 2011 à Moscou, redoute l'effet de contagion d'un pays aussi proche de la Russie, gagné par l'osmose européenne. L'échec infligé aux Européens, préparé par une guerre économique préventive, est sans nul doute un succès pour Moscou, mais en tirera-t-elle tout le bénéfice escompté si l'instabilité perturbe le principal de ses voisins ? L'Ukraine n'est pas l'Arménie et l'objectif prioritaire que s'est fixé le président Poutine d'une Union eurasiennne qui contrebalancerait l'Union européenne, ressentie comme une menace, n'est pas gagné. La Russie a-t-elle à terme les moyens de ses ambitions ? Les Européens ont été eux aussi désarçonnés par la volte-face de Viktor Yanoukovitch qui a finalement perdu le pouvoir. Le voilà lui-même contraint d'assumer l'échec de sa politique<sup>2</sup>.

Sur le dossier ukrainien, Poutine a fait preuve d'un vrai savoir-faire propre à un homme des services secrets. L'affaire ukrainienne s'est nouée en trois étapes. Et chaque fois, soit il a remporté une fausse victoire, soit il a subi une fausse défaite. En trois actes, il a su montrer qu'il savait diriger le cours des événements. Il se conduit surtout en maître du jeu secret. L'homme n'a pas été formé au KGB pour rien.

En quoi a-t-il remporté la première manche de cette confrontation ? D'abord à cause d'une bévue des Occidentaux.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



juste milieu, échafauder une véritable réflexion en exposant les faits passés, sans tomber dans l'excès d'une culpabilité permanente. Voilà le grand défi qui nous attend !

La tendance actuelle en Russie est d'assumer la « longue histoire » du pays. La jeunesse russe semble avoir trouvé un juste équilibre. D'une part, elle assume son passé et ses racines et, de l'autre, elle est ouverte à l'Occident et y recherche des rapports enrichissants. Nous pouvons nous prévaloir d'une jeunesse enthousiaste et dynamique, qui est d'ailleurs de plus en plus opposée à Poutine, trop vulgaire et simpliste à ses yeux.

La vraie question est de savoir comment parvenir à une position médiane, fondée sur les intérêts des uns et des autres. Il ne s'agit pas d'une question de valeurs, mais bien de l'intérêt propre de chaque nation, seule base pour une solution stable. Un tel équilibre est possible ; malheureusement, nous en sommes loin aujourd'hui...

## **Poutine et la géopolitique**

L'Union soviétique n'existe plus, tandis que selon Poutine l'idée américaine, formulée à l'époque par Zbigniew Brzezinski, du « cordon sanitaire autour de la Russie » et la volonté de son affaiblissement demeurent. Or, le président russe affirme haut et clair : « Pour les Russes, aussi longtemps que l'objectif sera une Russie faible, il sera difficile de trouver un terrain d'entente. »

D'ailleurs, le phénomène Poutine représente la réponse à cette attitude. Si l'Occident veut affaiblir la Russie, celle-ci lui oppose : « On ne recule plus. On réagit. On réalise notre doctrine Monroe<sup>4</sup> ; toute intervention européenne dans les affaires du continent sera perçue comme une menace pour la sécurité et la paix ; en contrepartie, les États-Unis n'interviendront jamais dans les affaires européennes. »

« Si on pense à la Russie comme ennemi en puissance, la Russie va se protéger. Si on pense à la Russie comme partenaire et alliée, d'autres horizons s'ouvrent », avertit encore le président russe. Pourtant, la Russie et l'Occident sont dans la même barque face à des adversaires communs, notamment l'islamisme. Autour de la crise syrienne, on nous a affirmé l'existence de bases russes en mer chaude : il s'agissait là d'une véritable imposture.

Mais la principale préoccupation de Poutine est ailleurs. Les Russes sont hantés par la peur de voir se créer un califat « de Boukhara à Poitiers » – pour employer l'expression même des islamistes – et de l'effet de domino que cela pourrait entraîner...

Aux yeux de Vladimir Poutine, nous l'avons évoqué plus haut au sujet de la question migratoire, la politique occidentale actuellement à l'œuvre n'est déterminée que par le court terme, les décisions étant prises dans une perspective électoraliste. Obama, qui rencontre les pires difficultés pour faire passer ses réformes, a besoin, en vue de s'imposer, d'accomplir un acte symbolique sur le plan international. Poutine se défie des progrès du concept d'islamisme modéré en Occident. Que ce

dernier fonde sa politique sur ce que les Russes considèrent proprement comme un leurre ne peut donc conduire qu'à des catastrophes. On l'a vu en Libye, désormais zone de non-droit, et bien évidemment en Égypte où le pari occidental en faveur des islamistes a finalement entraîné l'intervention de l'armée.

Que Poutine ait verrouillé la politique intérieure de la Russie, qu'il bafoue la démocratie est un fait, pour autant, il existe un consensus national sur sa politique extérieure qui dépasse le personnage lui-même. Nous sommes à présent au-delà du stade où le soutien de Moscou à Damas pouvait se résumer à un marché pour son complexe militaro-industriel et à un farouche attachement aux alliés historiques de l'ex-empire soviétique. Face à la confrontation entre les chiites et les sunnites via l'Iran, l'Irak, la Syrie et le Hezbollah d'une part, et les piliers du monde sunnite que sont l'Arabie Saoudite, le Qatar et la Turquie, les Russes redoutent un effet de domino : d'abord sur Israël, puis sur toute l'Asie centrale.

Selon Poutine, si l'on abolit le régime de Bachar el-Assad, ce sera le triomphe des islamistes, avec les conséquences que l'on imagine pour les chrétiens d'Orient et les minorités. L'ambiance est souvent glaciale lors des rencontres entre François Hollande et Vladimir Poutine. Mais est-ce si surprenant, dès lors que la Russie demeure le principal fournisseur d'armes de Bachar el-Assad et que la grotesque affaire Depardieu (l'acteur avait demandé un passeport russe au début de l'année 2013) a donné l'exacte température psychologique entre les deux chefs d'État ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

russe que Khodorkovski reconnaissait sa culpabilité. Poutine a alors pris tout le monde de vitesse. Douze heures après que le chef du Kremlin eut annoncé, à la stupéfaction générale, qu'il gracierait Mikhaïl Khodorkovski, le plus célèbre prisonnier de Russie est sorti de sa cellule<sup>7</sup>. À l'époque, la nouvelle a surpris tout le monde, à la fois ses avocats, qui étaient dans l'ignorance des intentions et du sort de leur client, mais également les télévisions d'État, qui ont consacré à l'événement un écho minimal. Gardée secrète, sa destination a finalement été révélée par l'administration pénitentiaire : l'Allemagne. L'avion de Khodorkovski a atterri à Berlin où l'homme a été accueilli par l'ancien ministre allemand des Affaires étrangères, Hans-Dietrich Genscher, et pour cause : l'Allemagne avait œuvré « en coulisse » pour permettre cette libération.

Hans-Dietrich Genscher s'était en effet occupé du dossier en secret de façon intensive. Il s'était grandement impliqué pour travailler avec succès à des solutions, avec le soutien de la chancelière et du ministère des Affaires étrangères, affirmant avoir agi de la sorte « pour des raisons humanitaires ». Selon lui, Mikhaïl Khodorkovski, à son arrivée sur le sol allemand, était « épuisé, mais très heureux d'être enfin en liberté ».

Peut-on croire au retour en politique de ce dernier ? Il n'est pas sûr qu'il soit dans ces dispositions et, pour les Russes, nous l'avons vu, il demeure associé à la période peu appréciée des années 1990 d'Eltsine et de ses oligarques.

Maintenant, en Russie, comme l'histoire le démontre, la carrière politique transite obligatoirement par la case « exil » ou

la case « goulag ». Tous les grands leaders bolcheviques sont passés par là !

Les jeux Olympiques d'hiver de Sotchi, en février 2014, ont été pour Vladimir Poutine un enjeu assez symbolique. Il a construit tout son programme médiatique autour de cet événement qui s'est inscrit dans une série<sup>8</sup>. Il y a une certaine cohérence dans cette construction un peu artificielle, basée sur l'histoire linéaire de la Russie et sur sa grandeur. C'est la Russie éternelle, celle des tsars, de Staline, et aujourd'hui de Poutine. Le message qu'il a réussi à imposer, c'est le retour de la grande puissance sur la scène internationale.

De par sa situation géographique, Sotchi est aussi le symbole de cette posture qui consiste à garder le Caucase du Nord joint à la Russie et à préserver l'intégrité territoriale du pays. Début 2014, il y avait eu, en effet, une fixation des milieux islamistes sur la ville et – selon leur formule – ses « Jeux du diable ». Le message de Poutine, c'est qu'il n'est pas question de lâcher le Caucase et que la Russie est le seul vrai bouclier face à l'islamisme. C'est une position qui passe parfaitement auprès de son opinion publique. Là encore, Sotchi devient un autre symbole.

L'opposition est pour l'instant cassée, parce qu'il n'y a pas de problèmes économiques majeurs. Malgré la corruption évidente, malgré les réticences de la jeunesse et de la frange la plus instruite de la population, il a 60 % des gens derrière lui.

Le retour de la grandeur éternelle, les Russes adorent. Mais cela peut changer. L'échafaudage est basé sur le personnage de Poutine. Si ce dernier disparaît, tout s'écroule. Cependant, la Russie est habituée à ces « chaos créateurs », pour reprendre l'expression de Mikhaïl Gorbatchev.

L'autre faille depuis deux ans, c'est l'économie russe, qui ne marche pas très bien, car la croissance s'effrite. Poutine n'a pas su utiliser la manne pétrolière pour réinventer la politique industrielle du pays. Et aujourd'hui, tout peut basculer. Ce qui a tué le communisme et l'Union soviétique, c'est la chute des prix du pétrole ! Plus que le bluff de la « guerre des étoiles » de Ronald Reagan, c'est Bush père qui a réussi un coup formidable en s'entendant avec l'Arabie Saoudite pour faire baisser les cours de l'or noir. Eltsine a connu les mêmes soucis. En dessous de 100 dollars le baril de pétrole, la Russie ne peut pas boucler son budget. Et il va notamment falloir payer le coût de Sotchi, les JO d'hiver les plus chers de l'histoire.

## **Comment Poutine s'inscrit-il parmi les dirigeants de la Russie ?**

Vladimir Poutine se prend pour le continuateur de la grandeur russe, celle des grands tsars de Saint-Pétersbourg et celle de l'URSS forgée dans la lutte contre les nazis. Cependant, mentionnons-le de nouveau, il est surtout l'héritier de deux personnages : Iouri Andropov, l'ancien secrétaire général du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



ensemble d'îles dirigées par la mafia locale et les oligarques. Son approche reste cependant marquée par son passé d'officier du KGB : verrouillant la presse, il définit des objectifs et, pour les atteindre, tous les moyens sont bons. Ainsi la Russie a-t-elle commencé à vivre dans une sorte de « démocratie contrôlée ».

Quel rôle joua l'État en Russie ? Les règles démocratiques y furent-elles respectées ? La Russie a-t-elle été marquée par les tendances néo-impériales visant une reconstitution du moins partielle de l'URSS ? Telles furent les questions auxquelles le président Poutine apporta ses réponses durant ses deux mandats de 2000 à 2008.

La période de Poutine fut marquée par le retour à l'héritage de l'URSS. Sa trame était, comme dans tout pays totalitaire, sa police secrète, le KGB. Le système une fois écroulé, cette dernière a subsisté. Le FSB (les services secrets russes) a fini par revêtir les habits du KGB.

Vladimir Poutine déclara : « L'effondrement de l'Union soviétique fut la plus grande catastrophe géopolitique du XX<sup>e</sup> siècle. Pour le peuple russe, cela fut un véritable drame. Des dizaines de millions de nos concitoyens et compatriotes se retrouvèrent en dehors des frontières russes. De plus, l'épidémie de désagrégation se propagea également à l'intérieur même de la Russie. »

Selon Poutine, la nouvelle identité nationale russe, est celle d'un peuple bâtisseur d'empires – russe, puis soviétique –, diluée en quelque sorte, dans l'identité soviétique, et qui semble puiser sa source principale dans l'allégeance à l'État. L'essence

de cette idée prit ses racines depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, une forme d'organisation étatique caractérisée par un pouvoir central puissant, un mécanisme efficace de succession et la présence d'un dirigeant fort marqué l'influence par l'orthodoxie devenue de facto idéologie étatique de la Russie postsoviétique.

L'étendue des crimes du système totalitaire ne fut jamais reconnues ; Poutine a donc réhabilité à la fois le passé tsariste et le passé soviétique, pour bâtir une continuité historique.

Ainsi, s'appuyant sur ses conseillers experts en relations publique, usa-t-il, parallèlement à sa chasse aux oligarques, des phobies héritées de Staline notamment du complexe viscérale de la population, dit « du château ou de la forteresse assiégé », reflétant les craintes des Russes devant les forces hostiles de l'extérieur, en l'occurrence les Tchétchènes, l'Otan etc. Ce processus prit de l'élan sous Vladimir Poutine, avec la restauration de l'hymne soviétique, la glorification du KGB, la réécriture de l'histoire en faveur de sa version stalinienne et le verrouillage de la presse, ainsi que l'Occident, accusé de donner des leçons de démocratie à Moscou dans le but inavoué de l'affaiblir.

Le pétrole et le gaz sont les sources principales de la performance économique de l'époque de Poutine. (La Russie contrôle 17 % des réserves mondiales de gaz).

Dans le domaine des relations internationales, la Russie cherchait à retrouver son influence d'antan en brandissant l'arme gazière et en s'associant avec les régimes autoritaires d'Asie Central. Sur tous les fronts extérieurs, le Kremlin, bien décidé à

faire oublier l'humiliation de l'effondrement de 1991 puis celle, plus récente, des révolutions démocratiques en Ukraine et en Géorgie qui ont réduit son influence.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# Le roman des lieux et destins magiques

*Collection dirigée par Vladimir  
Fédorovski*

Déjà parus :

*Le Roman de la Russie insolite*, Vladimir Fédorovski.

*Le Roman de Saint-Pétersbourg*, Vladimir Fédorovski, prix de l'Europe.

*Le Roman du Kremlin*, Vladimir Fédorovski, prix du Meilleur Document de l'année, prix Louis-Pauwels.

*Le Roman d'Athènes*, Marie-Thérèse Vernet-Straggiotti.

*Le Roman de Constantinople*, Gilles Martin-Chauffier, prix Renaudot essai.

*Le Roman de Shanghai*, Bernard Debré, prix de l'Académie des sciences morales et politiques.

*Le Roman de Berlin*, Daniel Vernet.

*Le Roman d'Odessa*, Michel Gurfinkiel.

*Le Roman de Séville*, Michèle Kahn, prix Benveniste.

*Le Roman de Vienne*, Jean des Cars.

*La Fabuleuse Histoire de l'icône*, Tania Velmans.

*Dieu est-il gascon ?*, Christian Millau.

*Le Roman de Saxe*, Patricia Bouchenot-Déchin.

*La Fabuleuse Histoire de Malte*, Didier Destremau.

*Le Roman de Hollywood*, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks.

*Le Roman de Chambord*, Xavier Patier, prix du Patrimoine.

*Le Roman de l'Orient-Express*, Vladimir Fédorovski, prix André-Castelot.

*Le Roman de Budapest*, Christian Combaz.

*Je serai la princesse du château*, Janine Boissard.

*Mes chemins secrets*, Jacques Pradel.

*Le Roman de Prague*, Hervé Bentégeat.

*Le Roman de l'Élysée*, François d'Orcival.

*Le Roman de Tolède*, Bernard Brigouleux et Michèle Gayral.  
*Le Roman de l'Italie insolite*, Jacques de Saint-Victor.  
*Le Roman du Festival de Cannes*, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks  
*Le Roman des amours d'Elvis*, Patrick Mahé.  
*Le Roman de la Bourgogne*, François Céséra.  
*Le Roman de Rio*, Axel Gylgén.  
*Le Roman de la Pologne*, Beata de Robien.  
*Les Fabuleuses Histoires des trains mythiques*, Jean-Paul Caracalla.  
*Les Romains de Venise*, Gonzague Saint Bris.  
*Le Mystère des Tuileries*, Bernard Spindler.  
*Le Roman de la Victoire*, Bertrand de Saint-Vincent.  
*Le Roman de Québec*, Daniel Vernet.  
*Le Roman de Mai 68*, Jean-Luc Hees.  
*Le Roman d'Israël*, Michel Gurfinkiel.  
*Le Roman de Bruxelles*, José-Alain Fralon.  
*Le Roman de Pékin*, Bernard Brizay.  
*Obama, Le Roman de la nouvelle Amérique*, Audrey Claire.  
*Le Roman de mes chemins buissonniers*, Jean-Pierre Fleury.  
*Le Roman du désert*, Philippe Frey.  
*Le Roman d'un pianiste*, Mikhaïl Rudy.  
*Le Roman de Bretagne*, Gilles Martin-Chauffier.  
*Le Roman de Madrid*, Philippe Nourry.  
*Le Roman de Cuba*, Louis-Philippe Dalembert.  
*Le Roman de Marrakech*, Anne-Marie Corre.  
*Le Roman du Mexique*, Babette Stern.  
*Le Roman du Vatican secret*, Baudouin Boallert et Bruno Bartoloni.  
*Le Roman de Nice*, Jean Siccardi.  
*Le Roman de Saint-Tropez*, Nicolas Charbonneau.  
*Les Amours de Hollywood*, Pierre Lunel.  
*La Grande Épopée de la traversée de la Manche*, Albéric de Palmaert.  
*Le Roman de la chanson française*, David Lelait-Helo.  
*Le Roman du Jardin du Roy*, Philippe Dufay.  
*Le Roman de l'âme slave*, Vladimir Fédorovski.  
*Le Roman du loup*, Claude-Marie Vadrot.  
*Le Roman de l'Inde insolite*, Catherine Golliau.  
*Le Roman du cinéma français*, Dominique Borde.  
*Le Roman de Belgrade*, Jean-Christophe Buisson, prix de la Fondation Karić  
2010.  
*Le Roman de Tolstoï*, Vladimir Fédorovski.

*Le Roman de la Rome insolite*, Jacques de Saint Victor.  
*Le Roman de Saïgon*, Raymond Reding.  
*Le Roman de Napoléon III*, Christian Estrosi et Raoul Mille.  
*Le Roman de Biarritz*, Sylvie Santini, prix des Trois Couronnes 2010.  
*Le Roman de l'Orient insolite*, Bernard Saint Bris.  
*Le Roman des maisons closes*, Nicolas Charbonneau et Laurent Guimer.  
*Le Roman de Sissi*, Elisabeth Reynaud.  
*Le Roman des Marins*, Laurent Mérer.  
*Le Roman des Provinces*, Jean Siccardi.  
*Le Roman de Hemingway*, Gérard de Cortanze.  
*Le Roman des papes*, Bernard Lecomte.  
*Le Roman des morts secrètes de l'Histoire*, Philippe Charlier.  
*Les Romains du Mont Saint-Michel*, Patrice de Plunkett.  
*Le Roman de la Louisiane*, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks.  
*Le Roman de l'espionnage*, Vladimir Fédorovski.  
*Le Roman du Juif universel*, Elena Bonner, André Glucksmann.  
*Le Roman de Raspoutine*, Vladimir Fédorovski, Grand Prix Palatine du roman historique 2012.  
*Le Roman des aventuriers*, François Cérésa.  
*Le Roman du siècle rouge*, Alexandre Adler, Vladimir Fédorovski.  
*Le Nouveau Roman de l'Élysée*, François d'Orcival.  
*Le Roman de la Syrie*, Didier Destremau, Christian Sambin.  
*Le Roman de la gauche*, Hervé Bentégeat.  
*Les Romains de la Corse*, Angèle Paoli, Paul-François Paoli.  
*Le Roman de Londres*, Nelson Monfort.  
*Le Roman du Rock*, Nicolas Ungemuth.  
*Mississippi. Le roman fleuve de l'Amérique*, Bernard Brigouleix, Michèle Gayral.  
*Le Roman du parfum*, Pascal Marmet.  
*Le Roman des tsars*, Vladimir Fédorovski.  
*Le Roman de Charles Trenet*, Nelson Monfort.  
*Le Roman des héroïnes de Dieu*, Louis Daufresne.  
*Le Roman de Charlotte Corday*, Hélène Maurice Kerymer.  
*Le Roman du masque de fer*, Michel Ruffin.  
*Le Roman de la Perestroïka*, Vladimir Fédorovski.  
*Le Roman de l'Allemagne*, Michel Meyer.  
*Jean Cocteau ou le roman d'un funambule*, Dominique Marny.  
*Le Roman de Jérusalem*, Tania Velmans.  
*La fabuleuse histoire du Liban*, Didier Destremau.

*Le Roman du café*, Pascal Marmet.

*Le Roman des espionnes*, Vladimir Fédorovski.

*Marcel Pagnol, un autre regard*, Karin Hann.

*Le Roman de la Loire*, Pierre-Édouard Deldique.